

Au Retour du Canada

Dans sa villa de Pont-Aven, Théodore Botrel se repose. Il revient du Canada où il avait entrepris un long cycle de "veillées bretonnes."

Des "veillées bretonnes" au Canada.—Parfaitement. Le Canada, c'est une grande province française où l'on se sent partout chez soi.

En France, on connaît très mal le Canada. On en est encore aux "quelques arpents de neige" de M. de Voltaire. C'est déplorable. Et il semble que l'admirable Maria Chapdelaine soit venue fortifier cette légende en nous faisant connaître que "l'habitant" et Péribouka, tout petit coin de l'immense province de Québec. Cette province, entièrement française, est grande quatre fois comme la France; le Canada entier, d'Halifax à Vancouver, des Etats-Unis à la baie d'Hudson, a presque la superficie totale de l'Europe. Si Louis Hénon n'était pas mort prématurément, broyé par un train, dans l'Ontario, il nous eût assurément donné un autre roman, où il eût fait la part du Canada ensoleillé et joyeux. C'est un vrai paradis terrestre, avec ses fleuves et ses forêts luxuriantes, ses Laurentides majestueuses. Voilà le vrai Canada, inconnu, où n'existent que deux saisons, l'hiver qui dure cinq mois, et, sans transition, la splendeur et luxuriant été.

Le Canada immense et fertile pourrait porter une population considérable. Mais l'élément français y domine-t-il?

Notre race admirable n'est pas près de s'éteindre là-bas. Quels éléments sobres et sains et prolifiques! Ils étaient 60,000 quand Louis XV les abandonna en 1765. Ils sont plus de quatre millions à l'heure présente, sur une population totale de sept millions. Peu à peu ils débordent sur les Etats-Unis, depuis le New-Brunswick jusqu'à Boston. C'est dire que si la progression continue alors que chez nous la mortalité l'emporte sur la natalité, dans un siècle il y aura peut-être moins de Français en France qu'au Canada. En France! Mais il n'y aurait plus de France. Une France demi-peuplée, comme est l'Espagne, n'est pas possible.

La race demeure. Ne perd-elle pas son armature essentielle, la langue?

Ce fut pour moi un enchantement, répond Botrel, de constater avec quelle pureté les Canadiens parlent le français. Et c'est le français savoureux des XVIIe et XVIIIe siècles, exempt d'anglicismes et d'argot. On est d'ailleurs médiocrement surpris, quand ce langage vous est tenu par Mme La Tulipe ou par M. Champagne. Ces noms, portés en 1750 par certains soldats du roi, sont restés les noms patronymiques de nombreuses familles, tandis que chez nous ils se sont réfugiés dans l'opérette. Jamais d'ailleurs les Universités de Montréal et de Québec ne rayonnent davantage; jamais les grandes maisons d'éducation ne furent plus fréquentées. C'est évidemment la langue qui est la forte digue contre l'invasion saxonne. Aussi le clergé s'efforce-t-il de la conserver pure de tout alliage; il sait fort bien que tant que, par la langue, l'esprit restera français au Canada, le cœur y sera catholique.

La lutte est ardente entre les champions des deux langues. L'avantage nous restera-t-il?

La langue française a une prodigieuse vitalité, et elle l'emportera. Ici elle a raison de notre belle langue bretonne, qui pourtant n'est pas une rivale. Au Canada, elle dominera l'anglais malgré tous les "forfaits" que l'on commet contre elle. C'est de cet mot cinglant que les purs fouteurs des tièdes, qui, par excès de courtoisie ou par inconscience, négligent le français. Les purs veulent que les députés canadiens parlent en français à la chambre fédérale d'Ottawa; qu'on emploie le français comme langue commerciale; qu'on l'exige des commis; qu'on ne choisisse pas une appellation anglaise lorsqu'il s'agit de lancer une entreprise commerciale ou industrielle (croire qu'un nom anglais apportera plus vite le succès, c'est sottise); qu'on chante les délicieuses mélodies françaises plutôt que les inepties musicales anglo-américaines.

Ne croyez-vous pas, dit-il à Botrel, qu'il y a beaucoup de Canadiens tièdes en France?

Botrel sourit. — Certes, on parle moins l'anglais dans les rues de Montréal et de Québec qu'à Dinard, à Cannes ou à Nice. Et pourquoi, disent nos "cousins", n'en serait-il pas ainsi? Montréal n'est-elle pas la quatrième ville de France?

D'où vient donc qu'avec cet ardent amour de la France, les Canadiens n'aient pas accepté, pendant la guerre, le service obligatoire que l'Angleterre s'était imposé?

—Dès le début de la guerre, l'effort canadien fut immense; c'est par plusieurs centaines de mille que nos jeunes "cousins" s'engageaient, et les exploits du fameux "22e canadien" dont le maréchal Foch est le colonel honoraire, sont épiques. Mais il n'y a pas lieu de s'étonner de l'opposition énergique faite par les Montréalais et les Québécois lorsque l'Angleterre décréta le service obligatoire. L'accepter, disaient-ils, c'est nous exposer à combattre un jour contre la France... s'il plait à l'Angleterre de tourner ses armes contre elle. Voilà pourquoi nous préférons combattre en volontaires, sous la conduite de nos propres officiers, pour la défense de la mère-patrie qui peut compter aveuglément sur notre amour et notre dévouement."

Théodore Botrel nous conte tout cela, dans le jardin, après le déjeuner. Le soleil de Bretagne, roulant dans une atmosphère laiteuse, dispense des rayons très doux; les roses innombrables exhalent leur parfum délicat, et Léna, la toute petite fille du chansonnier, souille de poussière dans les allées le fond de sa culotte blanche, la septième depuis ce matin!

Botrel est enchanté de sa randonnée patriotique au Canada. Partit pour donner trente auditions, il dut aller jusqu'à soixante et onze. Partout il fut accueilli avec de touchantes manifestations de joie, par une foule émue. Un chansonnier comme Botrel est une aubaine, en effet, pour nos "cousins."

C'est une force aussi pour nous. Botrel a su venir en un temps où une réaction contre l'ineptie et le graveleux s'imposait. Le charme de ses complaintes, le rude bon sens de ses satires, la grâce naïve de ses idylles, ont conquis des myriades d'auditeurs. Et ce public amateur de bonne chanson, de chanson probe, touchante, patriotique, n'est pas près de faire défaut au chansonnier breton. Avoir fait une dizaine de chansons dont chacun connaît l'air et fredonne le refrain, c'est quelque chose.—Jean Loriot.

Le Chien Fidele

Un soldat de la jeune France... Non seulement un "Poilu," mais aussi un bleuett.

Avec moi un chien, un toutou bien commun, rien qu'un "Fox-terrier," aussi acharné après les rats que nous l'étoient tous après les Allemands.

Trois années, nous vécûmes ensemble, et bien souvent il trouvait à manger quand j'avais encore faim. Je l'avais appelé "Ribby"; et il connaissait bien son nom.

Maintes fois, le bruit d'un obus, venant de chez les Boches, le couchait par terre, car son oreille était fine. Si je ne le suivais pas dans son acte de protection sa gentille petite tête se retournait vers moi et semblait me dire "Maitre, ne vois-tu pas et n'entends-tu pas qu'ils tirent sur nous, ces Cochons là... Couche toi... Ne les laisses pas t'abattre..." Mais lorsque notre glorieux 75 sonnait son terrible et familier sifflement sa tête se redressait et, fièrement, il aboyait comme pour accompagner le son de notre plus puissant ami.

Ensemble nous vîmes Verdun. Reims, Soissons, l'Argonne... Point de repos pour nous, car notre division était une "division d'Attaque." Mieux que nous il supportait les souffrances et son aboiement joyeux bien souvent nous "coupait le café." Il n'avait pas de souci, ou de peine... des égratignures de temps en temps, oui... mais est-ce qu'il n'aidait pas à servir son pays?

Et quand, en permission je l'amenais avec moi, à Paris, (ses pattes toutes marquées de chevrons), le brouhaha de la ville lui semblait un repos et son âme de toutou lui disait de se redresser et de montrer aux Parisiens que, lui aussi, il venait de la fournaille...

Trois années se passèrent ainsi. Quelques fois nous mangions, quelques fois nous dormions. Tous les quatre mois nous venions embrasser notre pauvre Maman pleine d'inquiétudes, la rassurer, lui dire que tout allait bien, que "Nous les Aurions," que, bientôt, tout serait fini, et que nous pourrions recommencer notre vie du passé, heureux de notre victoire... Que de beaux rêves, et qu'il fallait que nous soyions jeunes pour se laisser bercer par de si jolis mots qui nous ont semblé depuis comme autant de mensonges...

Vint 1917... Nous étions dans l'Aisne. J'étais alors avec le 4ème Régiment d'Infanterie, appartenant à la 9ème Division, 5ème Corps, 5ème Armée.

Gernicourt... un petit village devant le "Chemin des Dames"... Une de ces places innombrables où rien n'avait été respecté, pas même l'Eglise... Le village d'autrefois n'était maintenant qu'un vaste amas de ruines, et parmi ces ruines couraient follement et comme à la dérive un tas de boyaux de communications de tranchées éparées où les vivants touchaient les coudes des morts et où tout n'était que folie, haine, lutte, mort... Le Chemin des Dames et le Plateau de Craonne, positions très fortifiées par les Allemands lors d'une attaque précédente... Vous connaissez tous maintenant les résultats de l'attaque du dimanche

de Pâques 1917. Je ne tenterai pas de renouveler la description de ce jour mémorable dans les annales de la Grande Guerre... Cependant, j'étais là... Ribby, comme toujours, était fidèle au poste et lui aussi vit et vécut ce dimanche de Pâques 1917.

L'ordre nous vint la veille (Nous appelions cela Jour moins Un), et nous devions commencer l'attaque de bonne heure le matin. Ce que nous fîmes. Comme maintes fois avant cela, nous sautâmes la tranchée, nous ligne, la première ligne Allemande, puis la seconde, Puis...

C'est tout ce que j'ai pu faire... Pourquoi a-t-il fallu que moi, plus que tout autre dans cette masse de vrais soldats, d'hommes avides de conquête et de gloire, d'hommes qui en avaient "par dessus la tête" et voulaient à tout prix en finir là... Pourquoi, dis-je, a-t-il fallu que je tombe là, par terre, entre la deuxième et troisième ligne ennemie, n'ayant pas fini ma mission, qui était d'aller en avant et, comme simple individu mais glorieux représentant de notre chère France, d'aider à les pousser en dehors de notre territoire et de leur faire promettre de rester chez eux pour toujours...

Toujours est-il que j'étais là gisant sur le sol, fauché d'obus, de boulets, de cadavres et de sang... J'étais là, oui, mais mon chien était là aussi; et lui n'avait pas été touché... L'homme était couché à terre inconscient. La bête était debout prête à agir...

Il peut se faire que vous l'appeliez instinctif ou que vous lui donniez le nom d'Intelligence, mais ce don que Dieu a fait à l'animal est simplement une merveille. Ecoutez plutôt...

Ce jour se passa dans un enchevêtrement terrible. La destinée de deux ennemis acharnés était en jeu. Et c'est dans cette lutte où tout n'est que haine et désastre que Dieu m'a envoyé mon meilleur serviteur et ami.

Dès l'instant où je m'étais accroupi, mon chien, mon "Ribby," s'allongea près de moi. Pourquoi ne courrais je plus... pourquoi n'étais-je plus avec les camarades loin, là-bas?... Son âme de chien lui disait qu'il fallait qu'il sache... Quoi, je ne répondais même plus à ses aboiements qui d'abord joyeux s'étaient transformés en une plaintive expression de désappointement... Enfin, qu'y avait-il donc?... Pauvre Toutou...

C'était la première fois que sa voix n'obtenait de réponse...

Cette journée se serait terminée et on aurait pu écrire à ma pauvre Mère que le soldat 6316 du deuxième bureau de Recrutement de Paris était tombé devant le Chemin des Dames, si, mon petit chien, bien humble et misérable, n'était resté à mon côté, tout le jour, veillant sur moi...

Le soir vint et j'étais toujours là, homme sans importance, soldat de la grande guerre, oui, mais un parmi plusieurs milliers. A mon chien, cependant, je semblais le seul homme qui vaille la peine de vivre. Pensez donc, ce toutou avait été plus qu'un ami, plus qu'un protégé pendant trois ans, et trois ans de vicissitudes, de troubles et de peines... Il fallait qu'il fasse quelque chose pour moi, car la nuit venait à grand pas, et il lui semblait que si ce soir se passait sans moi (le premier soir en trois ans) ou le pauvre petit chien n'aurait pas dormi sur ma musette et mon sac pour empêcher les rats d'y pénétrer... ce serait la fin du monde pour lui aussi.

C'est ce qui explique que lorsque, quelques minutes après le crépuscule, quand des hommes, qui lui semblaient être des ambulanciers, passèrent à quelques pas de lui et allaient aller plus loin sans s'arrêter à mon chevet, il se leva d'un bond, gonfla sa petite gorge tel Rolland à Gonfrevaux, fit un appel qui lui semblait sacré, les amenait près de moi et avec un regard douloureux dans ses yeux de chien, les supplia de m'emmener loin de cet enfer, qui ne semblait lui vouloir dire à ce moment là que mort et désolation.

Et pouvez vous me comprendre lorsque je dis que le mercredi après-midi, quand je me suis relevé de mon état d'inconscience, j'ai eu un regard pour ma mère qui, éplorée, se trouvait à mon chevet, pour mon père qui, luisant dans son uniforme de capitaine, me montra une belle Croix de Légion d'honneur qu'il venait de gagner, mais que j'ai eu aussi un regard de sincère gratitude pour mon petit "Ribby," qui, joyeux, prenant plus de liberté que nul autre, se trouvait sur mon lit, étendu à mes pieds, et prêt à bondir dès qu'il verrait un de mes yeux s'ouvrir. Vous pouvez vous rendre compte des effusions, des baisers que mes pauvres parents m'ont donnés après ces circonstances qui auraient pu être si fatales. Mais je sais qu'il est impossible de décrire, même d'une façon incomplète, la joie qui rayonnait dans les yeux de mon "Ribby," lorsqu'il comprit quel service il m'avait rendu...

Et j'ai aussi le regret de dire qu'il m'est impossible de décrire le chagrin que j'ai éprouvé, lorsque, recevant une lettre de France, alors que j'appartenais à la Haute Commission Française, de New York, ma mère me disait, qu'après avoir passé toute la campagne avec moi jusqu'à septembre 1917, mon pauvre toutou venait de se laisser écraser par une automobile à Paris.

La nouvelle me laissa trépanant un bon bout de temps, car je me suis toujours reproché d'avoir laissé derrière moi, loin de moi, en France, celui qui avant cela, n'avait

Chasse Fantastique DU FELDMARSCHALL

Il convint d'établir tout d'abord que le colonel Schulze avait dîné à la Kommandantur, honneur alimentaire partagé avec une douzaine de ventres noires solidement sanglés. Le colonel avait apporté le sien vide et, comme il sied, il le remportait plein. Rentré chez lui, il le posa, avec les accessoires individuels indispensables à cette opération, il le posa, dis-je, dans un fauteuil robuste et commanda à son ordonnance.

—Bière, saucisses, choucroute... Car il éprouvait le besoin légitime d'un léger digestif. Il but, il mangea, réfléchit, et, soudain, frappé d'une inspiration:

—Allez dire au lieutenant Karl que j'ai à lui parler. Réveillé dans son premier sommeil, le lieutenant Karl se hâta de se présenter, les yeux bouffis et clignotants.

—Prenez un siège, lieutenant, et écoutez bien. Imaginez-vous que ce soir, à table, le feld-marschall a laissé entendre qu'il goûterait un très grand plaisir à courir le cerf dans le bois de la Cambre. Eh bien! Il faut lui procurer ce plaisir et organiser la chose à nous deux. Je compte sur vous.

—Parfaitement, mon colonel. Toutefois je demanderai la permission de faire observer à mon colonel qu'il n'y a pas de cerfs dans le bois de la Cambre.

—La belle objection! Vous en mettez... Ordre de service: le lieutenant Karl se rendra au jardin zoologique de Bruxelles et y réquisitionnera un couple de cerfs.

—Parfaitement, mon colonel. Toutefois, je demanderai la permission de faire observer à mon colonel...

—Averti par un roulement sonore, le lieutenant Karl cessa respectueusement de parler. Le colonel Schulze venait de s'endormir.

... Si dit, si fait, et vivement. Quelques jours ont suffi pour organiser la chasse qui ravage méthodiquement le joli bois de la Cambre et accule un cerf contre la Laiterie. La curée va commencer. Et c'est alors que les affaires se gâtent singulièrement.

Les chiens, au lieu d'assaillir le cerf en larmes, tournent vers les chasseurs leurs gueules luisantes de crocs aigus. Fouaillés, ils se ruent contre les uhlands transformés en piqueurs. Lutte courte au désavantage des soldats. Et de nouveau, sanglantes maintenant, les gueules menacent les officiers.

Un cri d'épouvante: les chiens, sont enragés!

Il n'y a qu'un parti à prendre: la fuite. Le colonel veut en donner l'exemple, mais, sous lui, son cheval est de marbre. Les autres de même restent figés. La cravache alors, l'éperon! Etourdissant cabrioles! Le feld-marschall est le premier qui touche le sol, où sa corpulence hiérarchique rebondit à trois reprises. Seul le colonel ne tombe pas parce qu'il a mis pied à terre précipitamment. Et c'est en courant qu'il se défile par les sous-bois.

Ah! une auto! Parfait! le colonel se fait rouler à toute allure le long de l'avenue Louise. Mais, place Stéphanie, une vertigineuse embardée manque de l'écrabouiller sur un tronç.

Qu'est-ce? Une prolonge d'artillerie barre la route à la suite d'une altercation entre les conducteurs et leurs bêtes. Cette fois les fouets gisent, brisés, et les artilleurs ne valent guère mieux, aplatis sur la chaussée comme des paillasons.

L'auto repart pour s'arrêter définitivement au boulevard de Waterloo. On ne passe plus. Il y a là un escadron de uhlands en détresse. Sifflement des cravaches, bennissements furieux, jurons flamboyants, puis cris de douleur, de douleur humaine, et les cavaliers tombent comme noix sous les gaules, pour être broyés, laminés...

Le colonel descend de l'auto. Non sans peine et sans coups, il franchit l'indescriptible désordre et gagne le lieu de la Palais.

Ah! le spectacle ahurissant! Les chaussees, les jardins sont jonchés de ruines de véhicules: portières, capotes, sièges gênés à la, et les chevaux, chevaux de luxe, chevaux de travail, barchnés et trainant des fragments de rênes, des débris de brancards, rassemblés en groupes farfelus, bouche à bouche ou se frottant le cou d'un geste de mutuelle tendresse, semblent tenir des conciliabules suspects.

Justement, de la place Royale, débouche le feld-marschall en personne, vêtu de son grand uniforme. Un état-major l'entourne, une troupe sombre de la garde prussienne le suit.

Le colonel, à cette vue, conçoit enfin un sentiment de bien-être et il jette son cri passionné: —L'Allemagne au-dessus de tout!

Le feld-marschall vient de donner un ordre. La garde prussienne charge contre les chevaux revêtus. Cette mélée, bon Vieux-Dieu! On y perçoit d'abord à la même hauteur autant de sabots ferrés que de cas-

pas hésité à donner sa vie pour sauver la mienne.

Et ma maman hébita bien longtemps avant de m'écrire que le chien, mon Ribby, lors de sa mort avait un regard suppliant, et qu'avec ses quatre petites pattes en l'air il avait l'air de prier que ses pauvres yeux à moitié clos puissent me recevoir encore une fois avant de se fermer pour toujours.—Raymond Le Parc,

quettes. Bientôt on ne voit plus de casquettes. Tout à l'heure on ne verra plus de têtes. Plus rien que des sabots. Et un clameur de mort grandit sous les ombres du parc. Ce sont les effectifs complets des chiens de la ville qui trottent vers la bataille. Ah! les mollets! Ah! les cuisses! Ah! les gorges!

Autre chose encore? Oui, l'Abattoir à délégué ses rebelles. Des centaines de bœufs pressés galopent dans la rue Maquet et foncez, cornes baissées. Quand l'ouragan des buffles passe sur les champs de l'Inde, on sait bien que rien ne résiste, que rien ne demeure. La garde prussienne se replie. Le feld-marschall cherche à la rallier.

—Peu! peu! commande-t-il par dessus les clameurs. Vain tapage. Vaine fumée. Chevaux, chiens et bœufs ont gagné le parc et, sur les soldats qui se débâtent, tombe une grêle de cailloux dont aucun ne manque son homme. Les singes! Ce sont les singes du jardin zoologique qui ont atteint les cimes. Devant les grilles, des crocodiles cuirassés d'argent vert s'installent en sentinelles, gueules béantes, sépultures toutes prêtes.

Et d'autres renforts arrivent: les lions, les tigres, et les chacals et les panthères, les ours, les léopards, tous en grand appétit, babouines ricannantes et griffes agracées.

—Les canons! hurle le feld-marschall. Faites donner les canons. On court les chercher, et la fusillade continue. On blesse mortellement un serpent boa qui se dresse en tire-bouchon et s'aplatit sur le sol comme une corde coupée: flo! Eh quoi? les monuments s'en mêlent aussi! Non, ce sont seulement les éléphants qui s'acheminent à petits pas de promenade, comme la pipe aux dents et les mains dans les poches. Des grappes de singes folâtraient sur leur dos.

—Tirez donc, tartefe! Chatouillés, les éléphants continuent d'avancer tout en arrachant des arbres qu'ils lancent contre leurs ennemis. Des files entières d'hommes se couchent en capucins de cartes.

Enfin, enfin les canons! Il a fallu les amener à bras d'hommes. On les place. Tant pis pour le Palais du Roi, tant pis pour le Palais de la Nation. Quelques ruines de plus ou de moins...

Enfin, c'est la victoire, sinistres fils des cinquante fils d'Attila! Le Maître de la Terre, le roi de la Kultur va reconquérir sa suprématie.

—Attention! Pointez! Mais de toutes les cimes, de tous les toits, une nuée essaime, si dense que le ciel en est obscurci et l'innombrable armée des moineaux s'achève en ondée vivante sur les artilleurs.

—Feu! Aucune pièce ne tonne. Mais que de cris déchirants!... Les yeux! Ah! tous ces yeux crévés qui signifient!

La terreur du colonel Schulze est telle qu'elle galvanise l'apathie où il restait figé. Fuir! Fuir!... Il veut avancer. Le sol oscille sous ses pieds. Il les a posés sur une bouche d'égoût qui bâille, qui bâille soulagée par une force invincible et d'où bave, comme une coulée d'encre, une file ininterrompue de rats!

Le colonel vacille, et un grand... Il étend les bras... et va choisir... C'était la table, la table volante où l'ordonnance avait disposé bière, saucisses et choucroute, que le colonel venait de renverser sous le regard surpris du lieutenant Karl.

—Quoi? Qu'est-ce? balbutiait le colonel. Il reprit aussitôt contact avec la réalité. Un cauchemar, tartefe! Mais il fallait sauver le prestige. Le colonel y procéda, comme d'usage, par un dénigrement objectif, à Kant!

—Ces sales tables belges, spécifiait-il, ne tiennent seulement pas debout sur leurs pattes.

—Parfaitement, mon colonel, approuva disciplinairement le lieutenant. Toutefois, poursuivit-il, je demanderai la permission à mon colonel de lui faire observer qu'il n'y a pas de jardin zoologique à Bruxelles.

Alors le colonel explosa: —Dammé tête de porc, vous ne pouvez pas me le dire plus tôt! Vous me feriez mourir d'arrêt de rigueur. Et allez vous coucher, Jo-crise, vous dormez debout!—Gustave Guesviller.

REPRISE DU TRAVAIL A L'USINE D'AMITE

Après un chômage d'environ dix-huit mois la Gullett Gin Company va rouvrir ses portes. Cette usine est une des plus grandes du monde et établie depuis 1849 elle fut fondée par Benjamin David Gullett, d'Aberdeen, Miss.

La reprise du travail s'est faite avec une cinquantaine d'hommes et la direction espère augmenter sous peu son personnel. Sous de normales conditions, elle occupe 300 hommes.

ON DIT

Jean—Papa, veux-tu m'acheter un microbe pour m'aider à faire mes devoirs d'arithmétique?

Le père—Un microbe, mais que veux-tu faire avec un microbe pour ton arithmétique?

Jean—On dit que les microbes multiplient très vite.

On vient d'inventer en Bohême un nouveau verre invisible.

Le Coup de Soleil

Tout le monde connaît le vulgaire coup de soleil auquel on échappe difficilement quand, au début de la belle saison, on passe une première journée au grand air. C'est une rougeur luisante, inflammatoire, limitée par le bord des vêtements et qui se produit surtout en été après une exposition aux rayons solaires.

Tous les sujets soumis aux radiations lumineuses ne sont pas touchés au même degré: les personnes blondes, les individus à la peau délicate, les sédentaires y sont particulièrement prédisposés. Certains petits citadins, sensibles ou nerveux qui passeront leur première journée à demi nus sur la plage ensoleillée, pourront présenter le soir une fièvre légère, parfois du délire, voire même des convulsions, suivant leur âge et l'étendue de la lésion contractée.

Après une ou plusieurs journées d'ensoleillement passées sur une surface polie comme un lac ou sur un glacier, le coup de soleil peut être plus grave: on voit alors apparaître des phlyctènes (cloques) sur les régions du corps les plus exposées, en particulier aux points de contact avec des objets métalliques comme les bracelets, les chaînes et les pendentes.

C'est uniquement le manque d'accoutumance de l'organisme qui est à l'origine de tous ces maux; c'est pour cela qu'au début de la saison chaude, on ne soumettra la peau que progressivement à la lumière.

D'ailleurs quelques précautions fort simples, telles que le port d'une ombrelle blanche assez épaisse et de vêtements de couleur claire, suffiront à prémunir contre ces fâcheux inconvénients. On portera toujours, au début de l'ensoleillement, de larges chapeaux de paille protégeant à la fois la nuque et les yeux, ainsi qu'un voile jaune ou vert.

Mais il faut savoir que lorsque la protection est trop simpliste, elle est inefficace, car un voile trop ténu absorbe les rayons, surtout s'il est sombre.

Quoi qu'il en soit, on se trouvera bien d'enduire, avant de sortir, les régions exposées à l'air avec une crème dans laquelle on aura fait mettre de la quinine. On produira ensuite ces régions avec un mélange de quinze parties de poudre de talc pour une partie de sulfate basique de quinine.

Lorsque les précautions suffisantes n'auront pas été prises et que les désordres seront apparus, on lavera doucement les parties malades avec une lotion à base de baume tranquille, et s'il y a des phlyctènes, on les recouvrira d'un pansement fait d'une ou plusieurs feuilles de papier à cigarette superposées, dont une des faces aura été enduite d'une pommade à la quinine. Après avoir fait tous les deux jours le pansement, en le détachant à l'eau bouillante, on perdra les phlyctènes avec une aiguille flambée et l'on protégera la plaie avec une gaze aseptique jusqu'à la guérison.—Dr Jeanne Le Sol.

Un docteur américain, M. Hyde, de Hoboken, aimait beaucoup son chien; il l'avait pourvu de dents en or et lorsque la bête mourut, le docteur lui fit faire de magnifiques funérailles.

Cette cérémonie peu banale tenta un opérateur de cinéma qui, malgré la défense formelle du docteur Hyde, réussit à la filmer.

Furieux, le docteur intenta un procès à la maison qui a édité le film et à tous les établissements qui l'ont reproduit.

On calcule que, s'il obtient gain de cause, ce divers procès lui rapporteront 25 millions de dollars. Il aura une raison de plus de chérir la mémoire de son chien.

LES STATISTIQUES Jules—Pour chaque cigarette qu'un homme fume, il raccourcit sa vie de trois jours.

Pierre—Vos statistiques sont-elles exactes? Jules—Absolument.

Pierre—Alors je devrais être mort depuis 300 ans.

Theatre Lafayette

Rue Baronne, près de Poydras J. MILLER, Prop. Présentant des Tableaux de Première Classe

Changés tous les jours, avec des traits caractéristiques, parties saillantes, comédies et drames de l'Ouest

Rafranchi par le gigantesque Typhoon Fan Cooling System 10c—ADMISSION—10c Partout

Pharmacies Françaises

Martial B. Casteix, Propriétaire Ordonnances de medecins soignement composées 4 Grandes pharmacies Aux coins des rues

Bourbon et Conti; Téléphone Main 9478 Magazine et Thala Téléphone Jackson 9181

Champ-Elysées et Claiborne Téléphone Hemlock 9252

Champ-Elysées et N. Rampart Téléphone Hemlock 9340

NICROLOGIE

BLANCHARD—M. Florisel Blanchard est mort lundi, 21 août 1922, à l'âge de 75 ans.

DUVIC—Le lieutenant François Duvic, époux de feu Marguerite Ansermann, est mort jeudi, 17 août 1922, à l'âge de 90 ans. Il était natif de l'Alsace-Lorraine et habitait la Nouvelle-Orléans depuis 69 ans.

DUMAS—Mme veuve Théodore Dumas, née Mary Jane Hughes, est morte dimanche le 20 août 1922, à l'âge de 77 ans.

RIVARDE—Mlle Camille Rivarde, fille de feu Gustave Rivarde et de Pulchérie Voland de Labarre, est morte lundi, le 21 août 1922, à l'âge de 75 ans.

SABATHIER—Mme Jean Marie Sabathier, née Marie Bégué, est morte samedi, le 19 août 1922, à l'âge de 40 ans. Elle était native de France.

La guerre, entre autres souvenirs, nous a légué nombre de mots nouveaux, et, parmi eux, celui de défaitisme est un des moins sympathiques. Sait-on que c'est M. Grégoire Alexinsky, ancien député de la Douma russe, qui, pour la première fois, employa ce terme?—Dans les toutes initiales heures du bolchevisme, Lénine avait lancé à travers le monde une brochure de propagande où il se prononçait pour la "défaite" de sa patrie. Et M. Alexinsky, dans un livre publié en français, la Russie et la guerre, parlant de sa singularité d'esprit, le qualifia de défaitisme.

Ce mot fut repris, et, malheureusement, il devait bientôt trouver son emploi pour stigmatiser des campagnes qui n'avaient plus pour cadre les bords de la Neva...

Les étudiants d'une certaine université américaine reçoivent leurs cours de leur professeurs par télégraphie sans fil.

LE THEATRE LAFAYETTE

Rue Baronne, entre Poydras et Lafayette, un des plus beaux théâtres cinématographiques du pays, a été ouvert par J. Miller, présentant des tableaux de première classe, changés tous les jours, pour le prix d'entrée de 10 cents. Un gigantesque ventilateur du système Typhoon rafraîchit tout le théâtre, faisant passer un temps agréable aux personnes présentes.

Si Affaiblie, elle ne pouvait que se trainer

Une dame de la Floride était dans une condition déplorable, mais dit "elle trouva le Cardui bien utile et recouvra sa santé.

Blountsville, Floride—En expliquant comment elle découvrit la bonté du Cardui dans le retour d'âge, Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit: "Je devins si faible que je ne pouvais pas me remuer sans efforts. Je savais la cause, mais je ne pouvais pas me remettre.